

C'EST À TOI

MARCELLO FOIS

C'EST À TOI

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR JEAN-PAUL MANGANARO

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

L'exergue de la deuxième partie, page 107, est extrait du *Paradis perdu*, de John Milton, traduit par François-René de Chateaubriand, Renault et Cie, 1861, livre I, p. 7.

L'exergue de la troisième partie, page 265, est extrait des *Chants religieux*, de Novalis, in *Œuvres complètes*, tome 1, traduit par Armel Guerne, © Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1975, p. 282.

L'exergue de la quatrième partie, page 295, est extrait de *Hypérion*, de Friedrich Hölderlin, in *Œuvres*, traduit par Philippe Jaccottet, © Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1967, p. 258.

Titre original: *Nel tempo di mezzo*

Éditeur original: Einaudi

ISBN original: 978-88-06-20265-1

© original: Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin, 2012

ISBN 978-2-02-109367-4

© Éditions du Seuil, janvier 2014, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À ma sœur,
pour que lui n'ait pas gain de cause*

Première partie
12-17 octobre 1943

« Tout homme est prisonnier de ses fantômes. »

W. BLAKE, *Jérusalem* (planche 37)

L'aube des choses

Il ne parvint pas à prononcer entièrement son nom. À l'employé qui le lui demandait il réussit à dire seulement : « Vincenzo. » L'autre leva la tête pour le regarder fixement, avec un mouvement soudain qui produisit un effluve sulfureux. Vincenzo soutint son regard : c'était celui d'un homme d'âge incertain, dans la catégorie de ceux qui ont réussi, qui sait comment, à échapper à l'appel sous les drapeaux, et qui se trouvait à présent là, au bureau de triage et contrôle des documents de la capitainerie du port.

– Et ensuite ? lui demanda le préposé.

Vincenzo sourit à peine, puis il sortit de sa poche une feuille jaunie qui, en ces temps d'incertitude, s'était révélée aussi fiable que la Bible ou l'Évangile.

L'homme reçut cette feuille avec méfiance, comme s'il s'agissait de quelque chose de sale. En réalité, ce n'était rien d'autre que du papier recuit à la fois par le temps et pour avoir été longtemps conservé dans une poche. Avec les précautions que l'on doit à un parchemin ancien, l'homme l'étala en plaçant les quatre bords sur la table et en les aplatissant tels les pans d'un linge encore chaud après le repassage.

Il commença à lire.

Maintenant qu'une aube très pâle venant de la mer s'ouvrait, Vincenzo put l'observer avec attention. Il était plus jeune qu'il ne le paraissait à première vue, il avait une grosse tête, grise, fraîchement rasée. Sur le cuir chevelu blanc phosphorescent, au milieu des pointes de cheveux fauchés depuis peu, on pouvait apercevoir les marques rouges laissées par les poux. C'est pour cette raison, se dit Vincenzo, que tout autour de lui on sentait l'odeur âcre du pétrole et du soufre. Instinctivement il se gratta la tête. Il recommença à se demander comment il était possible que cet homme, qui, il en était maintenant certain, ne dépassait pas les trente ans, ait pu échapper aux tranchées. Parce que lui, en ce qui le concernait, il savait qu'il avait été exempté en tant qu'orphelin de guerre, la Première.

Entre-temps le préposé au triage acheva de lire, replia la feuille en quatre et, la saisissant du bout des doigts comme l'aurait fait un paléographe, il la rendit à son propriétaire légitime.

– Chironi Vincenzo, dit à part lui l'homme pendant qu'il transcrivait. (Vincenzo le regarda en comprenant que c'était de lui qu'il parlait.) Je le considère comme valable seulement parce qu'il s'agit d'un document notarié timbré, et avec le désastre des bureaux bombardés c'est à présent un luxe. Mais en d'autres temps, cela n'eût été qu'un chiffon de papier, spécifia le préposé avec un lourd accent et une syntaxe parfaite. Avez-vous un point de chute en Sardaigne ? demanda-t-il tout de suite après.

Vincenzo ne comprit pas la question.

– Un point de chute ? répéta-t-il.

Cet écho, ces mots répétés, montra qu'entre lui et

l'homme du triage il y avait tout un monde. Ils avaient prononcé exactement les mêmes mots, et pourtant les sons étaient à tel point différents qu'ils faisaient apparaître très différente cette identité formelle. Dits par l'employé, ils semblaient gros et lourds; répétés par Vincenzo ils semblaient fins et légers.

– Mais vous êtes sarde? demanda alors le préposé au triage.

Cette question et le soleil surgirent ensemble. Pour la première fois, Vincenzo remarqua que, à l'intérieur du hangar vers lequel on l'avait dirigé dès qu'il était descendu du bateau à vapeur, il y avait au moins une centaine de personnes. Ou mieux: il prit conscience de quelque chose qu'il avait perçu dans l'ombre de l'accostage, mais qu'il voyait maintenant clairement.

Ce qui étonnait, c'était le silence. Femmes, hommes, enfants, tous se taisaient dans un mutisme qui sentait la louange ahurie à quiconque les sauverait des flots.

La mer n'avait pas été bonne, ils avaient été ballottés pendant des heures et à un moment donné il avait même semblé qu'un accostage d'urgence serait nécessaire... Mais, vers trois heures du matin, la horde des vagues s'était retirée, épouvantée – disaient-ils – par la Corse rocheuse. Ainsi, en longeant la côte, la très lourde embarcation avait pu avancer sans obstacles. Et pourtant on avait craint le pire, si bien que, malgré le calme, ils avaient poursuivi, amassés et sur le qui-vive, sans parler, ce qui ne favorisait pas le repos.

Voilà: ce mutisme lui était resté collé à la peau comme s'il avait dû durer pendant tout le temps qu'il fallait à la terre ferme pour cesser d'osciller.

Avec la lumière entrèrent dans le hangar des odeurs

qui n'appartenaient plus à l'humanité. C'était une senteur que Vincenzo ne pourrait jamais oublier. Cela, il le savait.

– Alors ? intima l'homme du triage.

Vincenzo eut encore besoin d'un instant pour reprendre le fil du discours.

– Mon père l'était... sarde, répondit-il. Chironi Luigi Ippolito, récita-t-il.

Puis, craignant de n'avoir pas été assez clair, il martela en se désignant lui-même de l'index, juste au milieu du sternum :

– Chironi Vincenzo, de feu Luigi Ippolito.

L'homme fit signe que oui, il avait bien compris. Mais ce qu'il ne pouvait pas savoir – et ce n'était pas la peine de le lui expliquer –, c'était que ce prénom, Vincenzo, et ce nom, Chironi, venaient d'être prononcés ensemble pour la première fois par la bouche de leur propriétaire. Certes, l'homme du triage ne serait pas tombé de sa chaise en l'apprenant, il n'avait pas l'air de quelqu'un qui pût être surpris par quoi que ce fût. C'étaient des temps terribles. Au-delà de la mer, disait-on, encore pire que ce que l'on pouvait percevoir depuis la Sardaigne, ce radeau au milieu de la Méditerranée...

La fin du monde, disaient-ils, quelque chose qui n'était même pas pensable, comme une sorte d'abîme du temps et de l'espace. Des catégories que l'esprit humain n'était pas en mesure de sélectionner. Tout à l'envers, disaient-ils : l'enfer sur terre, le feu venant de la mer et du ciel... Les maisons détruites. Là, les hommes retournaient à leur début, cachés dans les cavernes, comme les troglodytes des livres illustrés, en train de manger des chats et

de rêver de rats grillés... Ils exagéraient, comme savent le faire tous ceux qui sont trop loin pour risquer quelque chose, ils disaient que les villes n'étaient que bûchers, poussière et décombres... Ils disaient que pendant toute cette année 1943 il ne tomberait pas une seule goutte d'eau. Le ciel resterait d'une unique couleur, avec une très grande obstination : comme celle d'un chiffon aux fibres attaquées par la soude caustique, sirupeux, avec des filaments baveux de nuées qui allaient s'accumuler dans cette partie du monde que le sarcasme de l'Histoire appelait le Pacifique. Ils disaient que les vergers lanceraient des malédictions contre ce ciel imperturbable et que la croûte de la terre emprisonnerait les graines, les enfermant dans un sépulcre inexpugnable d'argile pétrifiée. Si bien que, dans le corps même du terrain, la vie avorterait et les fœtus très pâles de blé, de froment, de seigle et de maïs iraient mourir en se traînant vers la lumière, dans un mouvement que la nature elle-même avait rendu possible et qui à présent, par la main de l'homme, devenait impossible.

Ils croyaient exagérer, mais ils n'exagéraient pas du tout.

De là, depuis ce rocher au milieu de la mer, la guerre avait été comme si l'on écoutait des voisins qui se disputent, qui cassent les assiettes, comme si l'on épiait un père de famille allongeant une gifle à son aîné qui ne l'écoute pas, comme de coller une oreille au mur pendant qu'une femme insulte un mari infidèle, ou buveur, ou dépensier. C'est ainsi que cette guerre avait été, et on ne l'appelait même pas guerre. Conflit, l'appelaient-ils, parce que la Guerre, *sa Gherra*, avait été l'autre, la 15-18. Celle-là oui...

À l'extérieur du vapeur, cette petite foule de rescapés avait vu un jeune homme plus grand que la moyenne, sec de la sécheresse sobre de ces jours sans nourriture, mais nerveux. Tout son père, lui avait-on dit un jour, qui portait l'uniforme comme un mannequin et faisait flageoler les jeunes filles. Les jeunes filles comme sa mère, prêtes à s'amouracher des sous-officiers, de leurs regards et des mèches de cheveux cachées qui ressortaient, tels les lapins du haut-de-forme d'un magicien, chaque fois qu'ils ôtaient leur casquette à visière rigide. S'ils avaient connu toute son histoire, ces rescapés auraient pu remarquer la touche de vert qui permettait à ses yeux sombres de changer de couleur en pleine lumière. C'était le vert des Sut de Cordenons égarés, disparus, réfugiés en Slovénie ou tombés de Charybde en Scylla, qui sait... Pour le reste, Vincenzo avait grandi comme un Chironi en tout et pour tout, peut-être trop grand, plus grand que son père Luigi Ippolito.

À l'intérieur du bureau de triage de la capitainerie du port la lumière s'était insinuée sous la forme d'une faible prise de conscience. Tout, autour de lui, s'était révélé dans la vérité indécente de gens épuisés, sales, affamés, silencieux. Anormalement silencieux. Vincenzo savait bien, pour l'avoir éprouvé dans sa chair, que certains de ces gens muets accueillaient avec peine le brillant éclat imminent d'un autre jour qui arrivait, car, après avoir craint de mourir à l'intérieur du bateau violemment secoué par la turbulence de la marée tempétueuse, ils avaient cru, à un moment donné, mourir justement cette nuit-là et ne pas voir l'aube à venir. Et pourtant, ils étaient là, entassés dans la capitainerie du port en train

de décliner leurs généalogies, en admettant qu'il existât un fil entre ce qu'ils avaient été et ce qu'ils allaient être.

C'est pour cela que, à la question « nom et prénom », Vincenzo n'avait réussi à répondre que « Vincenzo ».

Aucune surprise, donc, et pourtant – dès qu'il eut prononcé ce nom et ce prénom – l'homme du triage ne put s'empêcher de remarquer que dans le regard de Vincenzo il y avait cette conscience spécifique et sans consistance qu'ont les témoins ignorants, qui ne permet de penser qu'à un monde renversé. Comment pouvait-il en être autrement ?

Au moment où il arrive à ses dix ans, le directeur de l'orphelinat de Trieste le fait appeler et lui annonce dans l'ordre : qu'il existe un document, une lettre, et un petit legs en argent. Le document est un acte notarié de reconnaissance de paternité rédigé l'année de sa naissance, 1916, à la date du 6 mai, auprès de l'étude notariale Plesnicar de Gorizia. La lettre est un simple billet daté de 1920, dans lequel, avant de mourir, sa mère, qui signe Sut Erminia, le prie – dès qu'il aura quitté l'orphelinat où elle-même l'a placé pour le sauver des privations – de se rendre à Nuoro, en Sardaigne, où son père, ce héros, a des parents et des biens. Pour ce qui est de l'argent, il s'agit de 275 livres qui valent ce qu'elles valent.

– Oui, oui, ajouta le préposé au triage. Mais si vous comptez rejoindre Nuoro, vous devez attendre la voiture postale jusqu'à demain matin. Ou bien, avancer à pied en direction d'Orosei...

Ce fut alors que l'employé, faisant levier sur ses bras, se souleva au-delà du comptoir pour contrôler que les chaussures de Vincenzo pouvaient supporter l'hypothèse

d'une longue marche. Et ce fut alors que Vincenzo put voir que son interlocuteur n'avait pas de jambes.

– Et éventuellement rejoindre la voiture postale le long de la route. Dès que vous la voyez vous l'arrêtez, c'est clair? Orosei, d'accord? Je vous l'écris, conclut l'employé.

Et, sans attendre de réponse, il écrivit sur une feuille le mot « Orosei » dans un style orné, et la lui tendit.

Vincenzo saisit la feuille et fit signe que oui, oui pour tout: qu'il avait compris; que grâce au fait qu'il avait écrit ce nom, il ne pourrait l'oublier; que les semelles cloutées de ses godillots paraissaient assez efficaces pour pouvoir fouler encore beaucoup de terre.

En tout cas, Vincenzo se retrouva à l'extérieur de la zone surveillée du port, avec le consentement de l'employé sans jambes, juste à temps pour saluer la lumière qui était en train de se former, venant directement de la mer.

Cette terre qu'à présent il foulait promettait de le réconcilier avec lui-même, de refermer le cercle qui était resté dramatiquement ouvert au cours de sa vie. Cependant il sentait l'angoisse subtile de l'aube qui regarde autour d'elle avant de s'exposer totalement au jugement des humains.

C'était la pire aube que l'on pût désirer par ces temps maudits de charnier plein de vers qui bouillonnait contre le ciel.

Et il s'agissait pourtant de l'attendre, cette aube, et de marquer une autre entaille dans le mur de la prison de l'Histoire...

L'espace autour de la capitainerie du port ne paraissait

pas être une zone de guerre, rien à voir avec le môle secondaire en ruine de Livourne d'où le vieux bateau qui l'avait amené en Sardaigne avait pris le large. Au-delà des barrages de barbelés, plus rien ne poussait.

Comme un lambeau de cuir chevelu agressé par l'alopecie, une aire vaste et aplanie s'ouvrait, une terre de personne à traverser avant d'apercevoir les premières maisons, très modestes, du village, que ce fût Terranova ou Olbia: par des temps de dictatures, les noms ont un sens indiscutable pour qui les impose et relatif pour qui les supporte. Seul le petit groupe d'habitations autour de l'église avait connu un aperçu du conflit sous la forme de quelques maisons abattues par des incursions aériennes de passage vers Cagliari. C'était un port secondaire, mais tout de même un port; que ce fût celui d'Olbia ou de Terranova, il était visité de temps à autre par quelque De Havilland Mosquito, ou par un Messerschmitt Bf 110, ou par les deux à la fois qui filaient dans l'air comme des rapaces. L'église elle-même à la coupole d'écailles bariolées apparaissait étayée sur l'un de ses côtés. Mais rien à voir avec ce qui, dans le débordement de la raison, arrivait tout autour, dans d'autres îles, sur l'autre rive de la mer.

Une centaine de pas tout au plus suffirent à Vincenzo Chironi pour dépasser cette terre de personne, autant encore pour traverser les ruelles désertes des lieux habités et entrer dans un soupçon de campagne spongieuse. Il s'agissait d'un espace à moitié dénudé recouvert d'une mousse aride qui craquait sous les pieds comme du pain sec. Quelques rochers brisaient cette disposition... Là, entre la colline et la mer, le passage de la lumière était encore incertain, parce qu'un soleil assommé, titubant,

se dépêtrait du vieux jour, qui était hier, le troisième jour de navigation après vingt de marche de Gorizia à Livourne en risquant à chaque kilomètre de passer pour un déserteur. Il ne se souvenait même plus du nombre de fois où il avait dû montrer la feuille de libération qu'il avait sur lui en tant que fils unique d'une mère veuve et orphelin de guerre avec un père décoré lors de la bataille de la Bainsizza. En cette feuille consistait sa courte histoire de documents administratifs, au même titre que le papier du notaire et la lettre de sa mère. Mais à présent, debout sur un rocher, scrutant le point exact d'où le jour se levait, il se dit à lui-même que c'était l'aube de tout. D'un bond à pieds joints comme il le faisait quand il était enfant, il regagna le sol. En souriant, il reprit sa marche. Il allongea le pas : il ne devait veiller qu'à garder la mer sur sa gauche. Qu'il la vît ou que seulement il l'entendît, l'unique chose importante c'était qu'elle se trouvât de ce côté-là : « Vers le sud, la mer à gauche, vers le nord, la mer à droite, sur ce versant, bien entendu, parce que sur l'autre c'est exactement le contraire, c'est compris ? » lui avait intimé l'employé bien soigné du triage, et il lui avait ensuite écrit « Orosei » sur un bout de papier pour que, n'importe où il se perdrait – il était certain que ces continentaux disent avoir compris alors qu'en réalité ils ne comprennent pas –, il pût montrer quelle était sa direction. À Orosei, avait-il dit, partent les trains postaux pour la Barbagie, et donc pour Nuoro, qui était l'endroit où lui devait arriver.

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2014. N^o 109367 ()
– *Imprimé en France* –

